

## Celles qui dansent

Jennifer Beaudry

Number 332, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96814ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Beaudry, J. (2021). Review of [Celles qui dansent]. *Liberté*, (332), 64–65.

# Celles qui dansent

Jennifer Beaudry

Noémie Roy  
**Parmi celles qui  
flambent**  
Les herbes rouges, 2021,  
104 p.

Sarah  
**Bertrand-Savard  
Les forces vitales**  
La mèche, 2021, 160 p.

**J'** ai toujours été habitée par la question du corps. Sans doute parce que j'avais l'intuition que le mien m'échappait. Culturellement, politiquement. Je n'en savais que ce que les regards me renvoyaient. Je n'ai pris conscience de cette aliénation qu'en quittant la littérature jeunesse ou misogynie (j'accuse Guy des Cars, dont j'avais acheté les œuvres complètes lors d'une vente-débarras dans ma prime adolescence) pour découvrir tardivement des autrices – je pense notamment aux surréalistes, que je n'ai lues qu'à la maîtrise, réduites au statut de muse, d'objet, d'icône et, par la force des choses, à la folie – au regard vaguement schizoïde, comme si pour passer par soi, pour se raconter, il fallait se replier, se couper de l'autre, de la perception construite qui annihile.

À qui appartient ce corps quand personne ne le regarde ? À qui appartient ce corps quand personne ne le réclame ?

Mes étudiant-es ont lu Nelly Arcan, Daphné B., Anaïs Barbeau-Lavalette, Marie-Andrée Gill, Naomi Fontaine, Isabelle Boisclair et Virginie Despentes. Au cours d'une discussion, un étudiant révolté par le traitement réservé à Arcan lors de la tristement célèbre foire de *Tout le monde en parle* a rétorqué qu'on aurait aussi bien pu la sacrifier devant public, comme s'il s'agissait là d'une hyperbole. Comme si ça n'avait pas déjà été fait. Comme si l'art, la cité, la démocratie, la religion, la politique, le travail, le capitalisme n'avaient pas *littéralement* sacrifié les femmes. Mes étudiantes jouissent d'une liberté qui m'est étrangère, celle d'avoir tôt pris conscience de leur valeur en tant que sujet et d'en défendre l'intégrité. C'est à leur contact que j'ai pris la mesure de ma dépossession. À elles que je dois le plaisir retrouvé de danser, d'exalter ma joie dans le mouvement. Bien sûr, j'avais pris conscience bien avant du pouvoir de ce corps – pouvoir vite dérobé –, de la violence de la répression qui y répondrait.

J'ai retrouvé les traces de cette aliénation dans *Parmi celles qui flambent*, de Noémie Roy, qui reconstitue le parcours initiatique d'une enfant éjectée du ciel ou d'un volcan, sorte d'Éden refermant ses portes, ne lui laissant que le souvenir du feu. De cette chute subsiste l'intuition d'une clairvoyance désormais inopérante en sol adulte, où il faut réapprendre à même la glaise. Le recueil se divise en six parties, explorant les différentes étapes d'une métamorphose : la chute, la mue (« qui d'entre nous sera l'exuvie de l'autre »), la décomposition (« mon derme s'émiette entre mes doigts »), jusqu'à l'atteinte de l'équilibre dans la fluidité du cours d'eau. La voix se fait à la fois sujet, par l'expérimentation, et observatrice : « j'étais là le jour du délit / nue, spatiale / sous un scaphandre // si j'avais su fendre les flammes / subtiliser l'habitat du feu /

j'aurais frappé mon poing solide ». Le point de bascule entre ces deux voix (« mais je ne connaissais pas l'amour / la conquête des astres ») laisse entendre que l'expérience de l'amour est à l'origine du clivage et de la nécessaire reconquête de soi.

Les premiers vers ont fait écho aux créatures elfiques de mon enfance, à l'énergie céleste qui me traversait du bout des doigts à la pointe des pieds et qui me faisait danser devant public. Ce livre, c'est d'abord le récit du rapt du soleil, de l'innocence aussi et de la lente métamorphose qui suivra : « aujourd'hui, la brèche / me somme de la rejoindre // j'aime le vivant / mais l'écho me revient / l'horizon quelque part / se jette d'une falaise ».

Devenir femme prend les traits d'une promesse non tenue : « il n'y a ni creux où se reposer / ni mort où vieillir // je me cultive par forçage / parmi celles qui flambent ». Coupée de l'élan, en errance d'une liberté originelle, elle doit recréer des filiations, des lieux d'ancrage. Pour Noémie Roy, « nous sommes ces doubles bientôt consolidés / les pierres s'alignent / une nouvelle généalogie // mon corps construit à même la terre ». Issue du monde des arts vivants (poésie, performance, danse), Roy « sonde les souterrains » et propose une cartographie tellurique, rhizomique, comme si le corps était partout à la recherche d'air et de soleil, se frayant des voies de passage vers un contact, une prise qui laisse indemne, qui ne touche ni ne dérobo.

Dans le même esprit (de corps), Sarah Bertrand-Savard nous livre *Les forces vitales*, un premier recueil d'une beauté incandescente. Objet combustible, objet d'art aussi, le livre se compose de fragments de textes découpés puis agencés et collés dans un carnet. Heureusement pour nous, l'édition reste fidèle au travail méticuleux d'ordonnancement de l'artiste. Ce sont donc des reproductions du carnet que l'on retrouve, avec tout ce que ces montages laissent entrevoir du geste créateur.

J'ai découpé mes livres  
un à un  
tranché avec la lame  
de mon exacto  
des mots à coller  
toute la nuit.  
pour délicatement réparer l'espoir

Cette nuit, c'est celle d'une dépossession de soi, de son corps. Du diagnostic d'un cancer à l'intervention chirurgicale qui lui a coûté toutes ses parts de soi que l'on dit « femme » : ovaires, seins, utérus. Aucun réquisitoire contre cette prise en charge du corps féminin par la médecine, ce rapt ancestral du corps objet,

politique. La voix de l'artiste est affûtée tel un scalpel. Elle est occupée à reconstruire, alignant les mots phares qui lui ont permis de traverser la nuit, dans une démarche qui tient non seulement de la création, mais de la reprise de pouvoir. Elle se fraye un chemin de traverse comme une amazone en mal de modèles, ces « histoires de femmes » n'étant pas légion. C'est par la voie de la filiation littéraire que l'écrivaine recompose sa trame personnelle en déposant au fil du texte des images comme des petites bombes par endroits : « je traverse / mes veines / sanguine / Et pendant que le ciel / se ferme les yeux // Je confonds / Chaque jour un peu mieux // Et je dévore / les poèmes / les tempêtes ». À d'autres moments, ce sont des lanternes, pour éclairer le chemin solitaire : « tu seras seul / d'un bout à l'autre ». Cette forme d'emprunt aurait pu n'être qu'un hommage à la langue, un exercice de style. Or la traversée s'offre comme un voyage, entre fatigue et fulgurances, qui génère sa propre cohérence, qui lui donne corps en se saisissant (puis en s'arrachant) de cette généalogie.

C'est aux amies que la poète dédie cette traversée, parce que : « Comme vous toutes / j'ai la colère / quand c'est vous qui me les expliquez / les choses ». Ensemble, « elles se sont saoulées d'encre / Pour dire / LIBÉRER / réparer / raccommo-der / affronter le monde ». Cette « femme désordre » dont elle se fait la voix et l'éloge a en partage « la rage dans la gorge / Elle inventait des volcans ; en plein / après-midi ».

Les deux recueils se font écho par leur quête prométhéenne, qui consiste moins ici à voler un feu qu'à ranimer celui qui sommeille en chacune de nous. Le hasard m'a fait relire « La sagesse m'a rompu les bras », d'Anne Hébert, toujours avec mes étudiant-es, ces lecteurs et lectrices tierces qui me permettent de renouveler sans cesse mon regard. Iels y voyaient

plus volontiers l'analogie d'une relation toxique que la violence des normes et des codes qui distillent une rage au moins aussi terrible chez toutes celles qui se sentent à l'étroit derrière l'écran de verre. Impossible de ne pas entendre le rugissement de toutes celles qui prennent aujourd'hui la pleine mesure des violences subies. Des violences faites aux femmes sous toutes leurs formes : violence conjugale, médicale, psychologique, obstétricale, politique. C'est d'un même tonnerre qu'elles font aujourd'hui résonner leurs chaînes.

Nous pourrions toujours nous entourer d'alliés, forcer la machine marketing à cesser de vendre nos corps pour son profit, nous pourrions revendiquer le droit au respect de notre intégrité, à l'équité, l'adversaire le plus tenace sera toujours celui qui loge entre soi et soi, celui qui instille le doute, la honte, la détestation de soi, celui transmis de mère en fille depuis des générations. On nous a fait croire qu'aimer, c'était prendre, et que pour être choisie, valait mieux se taire.

La relation amoureuse, parce qu'elle convoque l'intimité, le corps, l'inconscient, se fait toujours un peu le miroir de cette dépossession. Elle agit comme révélateur d'un négatif et resserre les ronces autour d'un lieu sans contour, indéfinissable, qui s'imprime pourtant très concrètement dans chacun de nos gestes, dans chacune de nos pensées. Ce n'est pas un hasard si les deux poètes bifurquent par l'expérience amoureuse pour raconter leur arrachement. Chez Bertrand-Savard, « c'est l'histoire d'un corps coupé / et Recollé / puis d'un cœur égorgé », d'un amour vécu sur la crête – « Bourbon Street / trop d'alcool / la poésie », « je t'offre mon amour-propre / mes cuisses filantes » – avant d'être englouti par la vague : « elle est partie en laissant des morceaux / de / honte ». Roy, quant à elle, recompose une trajectoire terrestre, élabore toute une écologie pour penser le vivant et y prendre part : « je farde mon sexe / sa lueur au milieu de l'ombre / ce mammifère huilé survivra-t-il à la honte ? // ma fourrure cohabite / avec les braconniers / je suis invisible comme le cartilage ». Dans tous les cas, si on ne ressort pas indemnes des histoires de cœur, le réflexe est de trouver refuge dans la sororité, de reconstruire les ponts dans cette lignée de femmes rompues.

Isabelle Joly et Aglaé Dufresne (Camweb) proposaient récemment une capsule vidéo « humoristique » où elles décortiquaient nos classiques (littéraires, cinématographiques) féminicides. Elles s'invitaient l'une l'autre à trouver le titre d'une œuvre à partir d'un « pitch », les plus récurrents étant sans doute : « il est fou d'amour, il la tue » et « elle se prostitue, elle meurt ». Le regard rêveur, elles posent la question suivante en guise de conclusion : « Comment faire pour aimer, en restant vivante ? » Rester vivantes, c'est ce dont nous enjoins la voix des poètes en nous invitant à recomposer pièce par pièce notre nouvelle généalogie : « les mourantes deviendront / plus qu'une clairière // je suis une lignée d'humaines / avec nos mains de lait / nous creusons loin / dans un châte / nous fabriquons mes épaules » (Noémie Roy). L



Il avait ce désir de profondeur, mais pas à ce point.